

Liberté

Notes de lecture

Jean-Guy Pilon, C. Asselin, Ghyslaine Godbout et André Belleau

Volume 1, numéro 6, novembre–décembre 1959

URI : id.erudit.org/iderudit/59685ac

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN 0024-2020 (imprimé)
1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Pilon, J., Asselin, C., Godbout, G. & Belleau, A. (1959). Notes de lecture. *Liberté*, 1(6), 418–421.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 1959

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]



Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. www.erudit.org

Les Américains, roman de MICHEL RAGON, Paris, Editions Albin Michel, 1959, 252 pages.

Il y a un peu de tout dans ce livre: deux ou trois romans, un essai d'auto-biographie, un journal intime, des notes sur l'art, la littérature et le cinéma et un récit de voyage.

"Il n'y a qu'un sujet: l'homme qui écrit". Michel Ragon a fait sa devise de cette phrase de Cendrars. Il est lui-même le sujet de son livre, l'histoire des Américains n'étant qu'un prétexte élégant à un journal intime et à une critique très dure du mode de vie américain. A la longue cela aurait pu devenir lassant. D'autant plus que les critiques du mode de vie américain ne manquent pas, surtout parmi les écrivains français qui sont, comme chacun sait, les seuls hommes civilisés du monde; ce qui ne les empêche pas de saisir et de provoquer toutes les occasions pour venir donner des cours et des conférences aux Etats-Unis. Que ne ferait-on pas pour la culture française?

Ce qui sauve Michel Ragon c'est qu'il est un écrivain de grande classe,

qu'il est doué d'un humour très fin qui lui permet d'aborder les problèmes les plus délicats, comme le problème racial, sans tomber dans le prêchi-prêcha et sans répéter ce qui a déjà été dit à ce sujet. L'aventure de l'un des principaux personnages, le noir Peter Sweet, par ses côtés loufoques et tragiques, en témoigne amplement.

Je crois que Michel Ragon a bien vu et bien compris les Etats-Unis et le peuple américain. L'image qu'il en donne est caricaturale, sordide et émouvante, comme le pays lui-même. Ajoutez à cela les pages du journal intime de l'auteur qui sont du plus haut intérêt, et vous aurez un livre passionnant, un roman à la Michel Ragon, situé aux antipodes de cette littérature froide et géométrique qui prolifère en ce moment sous le nom de nouveau roman.

Un livre à lire.

J.-G. P.

—◆—
La Belle Française, roman par ALBERT VIDALIE, Paris, Editions Denoël, 1959.

Corinne Taillefer, petite bourgeoise de province à l'époque de la seconde Restauration a connu, comme Emma Bovary, des flambées de mysticisme — Corinne était une oie blanche éduquée chez les religieuses — elle a connu comme Emma Bovary les longues complaisances à l'ennui et à l'attente indicible qui comportent en elles-mêmes un certain ravissement tout intérieur. Car la fille du maquignon roublard et brava-che puise inconsciemment aux obscures forces d'une nature sauvage qui

toutefois, contrairement à l'excès romantique, ne la rend pas d'un état d'âme compassé et maladif, mais d'une lucidité féline paradoxalement greffée à une passion pure, cristalline, exclusive.

Benoni, lui, c'est le capitaine probablement blasonné, au passé épique et brumeux, dont le poignet habile à manier la bride, le pistolet et la rapière, s'accommode fort bien de la dentelle du chevalier de boulevard enrichi par

quelque trafic en lointains pays d'épices. Benoni est un homme intelligent, capable de sentiments, mais taillé sur mesure pour les alcôves de Paris, non pour l'idylle sylvestre. L'histoire de Corinne est prenante, tragique même, mais sans ouvertures sur le monde qui vivait alors l'asservissement des masses par la révolution industrielle, l'exode des insatisfaits vers une terre promise, l'Amérique, les attentats de Carbonari épris de libéralisme contre les structures autocratiques; Corinne est une demoiselle à la rose qui espère, attend, aime et souffre toute seule dans son jardin. Mais en serait-il autrement qu'il n'y

aurait plus de Corinne. Car Vidalie n'a voulu faire qu'un récit. Le drame de *La Belle Française* s'anime de personnages vigoureusement campés dans leur truculence campagnarde. Et ces tableaux du Gatinais près Nemours, ces bois, ces prés, ces arbres, ces sentiers, toute cette ambiance physique de la forêt prend sous la plume de l'auteur une saveur et un coloris attachants au point que le lecteur se prend à vibrer lui aussi au diapason de Corinne Taillefer; à incliner un instant selon ce penchant de mélancolie envoûtante que le marcheur éprouve dans un paysage d'automne.

C.A.

—◆—
L'Aigle et le Cheval, roman de RENE HARDY, Paris, Editions Denoël, 1959, 203 pages.

René Hardy délaisse enfin les champs de bataille terrestres ou maritimes pour situer son roman dans un cadre moins systématiquement tragique, les Etats-Unis et San Diego. John Freemont dit Le Fier a été un personnage important dans le domaine des courses, mais les malheurs se sont amoncelés sur sa tête et il est tombé dans l'oubli. Il lui aura fallu vingt ans pour surmonter les désastres. Il n'a cependant jamais cessé de croire en sa revanche possible. Le peu de bien qui lui restait a contribué à lui fournir l'occasion de reconquérir sa place ancienne. A la veille d'une victoire dont il ne doute pas, les obstacles s'accumulent qui, ajoutés à ses malheurs anciens, viennent bien près de l'abattre. Quand la victoire s'annonce, il n'y

croit plus et la mort le cueille au soir de sa revanche.

Ce roman est palpitant et vaut principalement par les personnages hauts en couleur que l'auteur a campés: le vieux John Freemont qui témoigne d'une grande noblesse et d'une tendresse maladroitement malgré la verdeur de son langage, le petit Indien qui l'accompagne, qui provoque la victoire et qu'il reconnaîtra comme son fils spirituel, les personnages du lieu où se déroule l'action.

En lisant ce roman, on est pris à se rappeler — cela n'a rien d'humiliant pour l'auteur — quelques-uns des plus grands romans américains.

J.-G. P.

—◆—
L'Exilé de Capri, roman (?) de ROGER PEYREFITTE, Paris, Flammarion, 1959, 345 pages.

Avec *L'Exilé de Capri*, Peyrefitte poursuit sa manière pseudo-roman, ou pseudo-récit, ou pseudo-reportage com-

mencée avec *Les Clés de Saint-Pierre*. Ce dernier ouvrage, malgré les longueurs, était amusant, voire sympathique. Il y

faisait soleil. Peyrefitte y commettait toutes sortes d'indiscrétions gaminées sur sa vieille grand-mère, l'Église, qu'il aime bien au fond et qu'il craint même un peu. La grand-mère, cela va sans dire, s'est fâchée. C'est ce que Roger attendait pour récidiver. Cela nous a valu *Chevaliers de Malte*.

Le soleil de Capri éclaire autre chose. Des marbres roses. Des Adonis de nacre. Corydon. Les baisers d'Arcadie. Pour parodier un mot connu: "Comme c'est français, comme c'est pur!"

Le livre aurait pu s'intituler: "Petite histoire de l'homosexualité dans les familles européennes de 1900 à 1925, sous l'éclairage particulier de Capri." Disons donc qu'il s'agit d'une chronique. Une chronique vaut d'abord par la grandeur et l'importance des personnages dont elle relate les faits

et gestes. Passe donc pour Wilde et Gide. Mais le personnage central ici se trouve être Jacques d'Adelsward-Fersen, auteur de *Conte d'amour*, *Ebauches et Débauches*, *Mignons du Roy*. Ce n'est plus de la chronique. C'est du commérage.

Reste donc le roman, lequel conviendrait parfaitement aux destins à la fois dérisoires et tragiques comme celui de Fersen. Or, parce qu'il décrit les choses de façon toute linéaire, purement extérieure, Peyrefitte n'en fait qu'un doucêtre destin. Dans ce livre sans profondeur, sans inégalité, sans ombres ni lumières, les oripeaux gréco-romains, les marbres roses et les Adonis de nacre finissent par étouffer le personnage et son vrai drame. Le décor l'emporte. Peyrefitte expire sous les décombres.

A. B.

◆
Les Jardins du roi, roman de JACQUES TOURNIER, Paris, Editions de La Table Ronde, 1959, 202 pages.

Jacques Tournier aime situer ses romans dans des villes qui comportent un lourd passé et pèsent sur le destin des personnages comme une hérédité difficile. Son précédent livre, *Le Mai florentin*, se déroulait à Florence et à Gênes; dans celui-ci Versailles est le lieu où des vies s'unissent pour le meilleur et pour le pire. Les jardins, les étangs, le château sont des points de repère auxquels les personnages se raccrochent désespérément. La Madeleine des *Jardins du roi* rappelle la délicate Anna du *Mai florentin* par sa douceur et son silence, par sa résignation douloureuse en face d'un amour qui, d'un côté a été impossible, de l'autre se révèle bien tard, à la fin d'une vie à deux qui ne fut autre chose que deux solitudes parallèles. Il aura fallu à Madeleine et à Jean tout ce temps de patience, de souffrance et d'es-

poir chancelant pour se retrouver, se regarder l'un l'autre comme aux premiers jours de leur rencontre, de façon plus haute même parce qu'ils sont maintenant unis dans une même douleur enfin arrachée et qu'au bout de cette nuit où ils ont revu leur existence, le jour se lève comme une chance de bonheur.

Le roman de Jacques Tournier est tout en nuances, en silences, en aveux retenus. Les personnages se révèlent à travers les autres, comme si d'eux-mêmes, ils ne pouvaient pas poser des gestes précis, prononcer les paroles nécessaires.

Jacques Tournier est un bon romancier qu'il importe de suivre avec beaucoup d'attention.

J.-G. P.

Le Temps d'aimer, roman de JEAN CASSOU, Paris, Editions Albin Michel, 1959, 223 pages.

Jean Cassou n'est certes pas un écrivain nouveau. On en juge au nombre de ses publications: romans et nouvelles, essais, poésies, travaux de critique en art et histoire.

Le Temps d'aimer est un court roman suivi de trois nouvelles: *Le Jour des morts chez les Singes*, *Une Entrée dans le monde*, *L'Orgie provinciale*.

Le titre principal résume le choix qu'a fait l'auteur de situer l'évolution de ses personnages dans la perspective de l'amour. Ainsi deux copains parta-

gent tout et la même maîtresse sans le savoir; l'inadapté est séparé du monde réel, donc de l'amour parce qu'il vit avec les Morts et non pas avec nous, les Singes; un pion tue pour échapper à sa médiocrité et pénétrer dans le grand monde sous prétexte amoureux; au cours d'une orgie provinciale un citadin découvre à trente-cinq ans l'amour violent dont il a rêvé, adolescent.

Histoires charmantes dont la première n'a pas besoin de trois nouvelles pour mieux plaire.

Gh. G.

INSCRIVEZ SUR VOTRE AGENDA:

RÉABONNEMENT À LIBERTÉ 60